

# De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales

**Michaël Meyer**, docteur ès sciences sociales

---

Université de Lausanne, Suisse

## Résumé

À mesure que les images deviennent une partie intégrante et essentielle de la culture des jeunes générations de chercheurs, l'impératif se fait sentir d'incorporer concrètement les images à la palette des méthodes d'investigation des sciences sociales. Si les dernières années ont vu se multiplier les initiatives académiques visant à discuter l'intérêt des « méthodes visuelles », beaucoup de ces discussions ont porté sur des questions de principe (fiabilité des images, pertinence par rapport au texte) et relativement peu sur les expérimentations concrètes et les enjeux techniques de cette instrumentation visuelle. Cet article détaille différents exemples d'usages de la photographie en situation d'enquête, en se basant sur des antécédents célèbres comme sur des expérimentations en cours dans différentes disciplines. Cet itinéraire amène l'auteur à souligner le besoin relatif à l'apprentissage de la fabrication d'images, encore rarement enseignée dans les cursus de base en sciences sociales.

## Mots clés

IMAGES, MÉTHODES VISUELLES, PHOTOGRAPHIE, OBSERVATION

## Introduction

Les dernières années ont vu se multiplier dans le contexte francophone les initiatives académiques (colloques, numéros de revues<sup>1</sup>, concours d'images scientifiques) visant à discuter de l'intérêt des images dans les enquêtes de sciences sociales. C'est un signe

Note de l'auteur : Je remercie Sylvain Maresca pour nos échanges passionnants depuis plusieurs années. Le texte proposé ici lui emprunte beaucoup, ainsi qu'à notre *Précis de photographie à l'usage des sociologues* (PUR, 2013), mais les éventuelles lacunes ou raccourcis sont eux de mon seul fait. La participation au colloque de l'ARQ a été possible grâce au soutien de Cornelia Hummel, directrice de l'Unité de sociologie visuelle à l'Université de Genève, ainsi que grâce aux financements de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) et du Groupe de recherche interdisciplinaire en communication organisationnelle (GRICO) au Département de communication de l'Université d'Ottawa.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 8-23.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative

de ce que l'on pourrait prendre pour un « tournant visuel », qui transparait également dans la création de nouvelles revues, le plus souvent en ligne : *Images du travail, Travail des images* (quatre numéros depuis 2015)<sup>2</sup>, *Revue française des méthodes visuelles* (premier numéro en juillet 2017)<sup>3</sup>...

Cependant, quand on y regarde de près, on se rend compte que beaucoup de débats ont porté et portent encore davantage sur des questions de principe que sur la discussion d'expérimentations concrètes. On s'interroge sur la fiabilité des images, sur leur pertinence relative par rapport au texte, sur la photo comme document imprégné de subjectivité, etc. La tradition philosophique est largement mise à contribution dans ces discussions, ce qui explique probablement pour une part que le scepticisme l'emporte. Comme l'affirmait Mead (2003), nous évoluons dans des disciplines dominées par le verbe (« discipline des mots »<sup>4</sup> [traduction libre]).

Au-delà des cénacles dans lesquels on débat ces questions de principe (Qu'est-ce que l'image? Que veulent les images?), persiste une forme répandue de désintérêt, qui ressort par exemple à la lecture des principaux manuels consacrés à l'observation en sociologie. La possibilité d'utiliser la photographie (ou la vidéo) n'y est pas mentionnée ou alors expédiée en deux lignes. Certains n'y voient rien de spécifique. Le manuel de Peretz sur l'observation y consacre par exemple un encadré très succinct (Peretz, 2007). Dans celui d'Arborio et de Fournier, on trouve seulement quelques phrases plutôt dissuasives sur l'utilisation d'appareils d'enregistrement visuel : « La manière d'analyser les matériaux ainsi recueillis n'a rien de spécifique »! (2008, p. 62). Et attention aux difficultés de codage et aux limites d'échantillonnage... Rien dans *Le goût de l'observation* de Peneff (2009). Quant à Beaud et Weber, ils valorisent le schéma au détriment de l'image photographique qui « vous tire vers l'esthétique, la pluralité de détails » (2010, p. 140). Bien qu'ils aient risqué peu avant la comparaison suivante : « Noter une observation est une technique particulière qu'on peut utilement comparer (...) à une série raisonnée de photographies strictement légendées » (2010, p. 127). Beaucoup pointent les difficultés de codage du matériau visuel, qui par la pluralité de détails risque d'encombrer notre perception, mais qui pose aussi des limites d'échantillonnage. On trouve ici à l'œuvre la référence écrasante aux statistiques qui, seules, confèreraient de la scientificité à nos disciplines. C'est d'ailleurs ce critère d'évaluation qui a contribué directement, au début du XX<sup>e</sup> siècle, à la disparition des photographies dans les revues de sociologie au profit des tableaux statistiques. Avant cela, comme l'a montré Stasz (1979), les premiers volumes de l'*American Journal of Sociology* utilisent fréquemment des visuels en appui des observations conduites. L'auteur relève que 31 articles, entre 1896 et 1916, mobilisent plus de 200 photographies comme preuves, en particulier dans un but de dévoilement des conditions de vie des portions les plus pauvres de la population. Cet usage pionnier en sociologie, inspiré des pratiques de la photographie sociale de Jacob Riis ou Lewis Hine,

est toutefois marqué par un rapport positiviste à l'image vue comme une fenêtre sur le réel.

Un siècle plus tard, malgré la critique de la photographie anthropologique dont la sociologie a pu s'inspirer (Harper, 2000), peu de place est laissée à la photo dans les manuels de sciences sociales. Cette omission contribue à reproduire une absence de consensus concernant la place et le rôle des images dans le processus de recherche qualitative. À celles et ceux qui veulent faire ou utiliser des images, il incombe de réinventer et justifier leur propre recette méthodologique. On est bien loin de l'idéal d'un cumul des savoirs et des expériences, laissant alors l'étrange sentiment d'une redécouverte incessante, tous les cinq ou dix ans, des possibilités de l'image. Ainsi, l'histoire francophone de l'instrumentation visuelle en sciences sociales est ponctuée de précédents (Terrenoire, 1985; revue « Xoana : images et sciences sociales », 1993-1999) qui ne sont pourtant pas parvenus à asseoir définitivement les images dans la boîte à outils des sociologues.

### **Un refoulé méthodologique**

Pourtant, quantité de chercheurs prennent des photos, mais très peu les publient. Quand d'aventure, ils le font, c'est souvent en s'en défendant ou bien en acceptant que leur renommée autorise cette digression par rapport à leur œuvre savante. Ainsi, certains grands noms des sciences sociales voient valoriser sur le tard leur production photographique, malgré qu'eux-mêmes n'avaient pas jugé pertinent de l'exploiter. Par exemple *Saudades do Brasil* (1994) est un album de 180 photographies prises par Lévi-Strauss entre 1935 et 1938 lors de ses missions ethnographiques au Brésil. L'anthropologue a pourtant toujours exprimé sa méfiance vis-à-vis de la prise de vue, qui, paradoxalement, l'aurait empêché de voir. Il réitère cette distanciation dans l'introduction du livre : « Je ne me prétends pas photographe, même amateur (ou, plutôt, je ne le fus qu'au Brésil : le goût m'a passé depuis) » (p. 22). Ce qui ne l'a pas empêché de laisser l'édition valoriser ses images comme l'œuvre d'un photographe.

De même, en 2003 est sorti un album de photographies prises par Bourdieu lors de son séjour en Algérie entre 1958 et 1961. La mise en évidence de cette pratique longtemps méconnue souligne l'existence d'un refoulé méthodologique qui a trait aux dimensions esthétiques de la recherche avec des images. Ainsi « confronté à l'idée de (...) publier [ses photographies d'Algérie] et d'en faire une exposition, Pierre Bourdieu fut d'abord sceptique, car il n'entendait pas surestimer l'impact artistique et esthétique de ses photographies » (Frisinghelli, 2003, p. 213). Le sociologue reconnaissait avoir censuré cette production visuelle pourtant abondante (2000 clichés), comme d'autres dimensions plus personnelles de son travail :

En fait, le souci d'être sérieux scientifiquement m'a porté à refouler la dimension littéraire : j'ai censuré beaucoup de choses. (...) Or il m'arrive souvent de regretter aujourd'hui de n'avoir pas conservé de traces

utilisables de cette expérience [vécue en Algérie]. (...) Oui, c'est vrai, il faudrait que j'essaie un jour avec un magnétophone de dire ce qui me revient à l'esprit en regardant les photos... (Bourdieu, 2003, p. 42).

Cet intérêt éditorial tardif pour des images jamais publiées doit beaucoup à l'engouement actuel pour la photographie documentaire, redoublé dans ces cas par une curiosité visuelle pour les débuts sur le terrain de figures fameuses des sciences sociales. Ces exemples de chercheurs devenus photographes « de circonstance » (Ducret & Schultheis, 2005) nous rappellent aussi deux impératifs dans notre rapport aux images. Premièrement, à trop vouloir faire et utiliser à tout prix les images, on prend le risque d'imposer une méthode à un terrain ou un contexte de recherche qui ne s'y prête pas. Ainsi Lévi-Strauss, en se défendant d'être photographe, formulait aussi une mise en garde : « La photographie est un matériel admirable pour l'ethnologue, mais qui permet à ce dernier de voir tout ce qu'il a envie d'y mettre » (cité par Garrigues, 2000, p. 110). Deuxièmement, lorsque toutefois on décide de recourir à des images, il faudrait encore argumenter ce qu'elles nous permettent de découvrir qu'une autre approche n'aurait pas permis. Beaucoup d'étudiants et même de jeunes chercheurs sont aujourd'hui attirés par les images parce qu'ils baignent dans une culture visuelle. Ils préféreraient parfois prendre des photos ou réaliser un film plutôt que d'avoir à écrire un mémoire ou des articles. C'est compréhensible, mais pas forcément à encourager, car d'une part, l'image n'a pas vocation, dans nos disciplines, à supplanter le texte. Et d'autre part, elle ne présente pas une utilité universelle. Il y a toujours eu et il y aura encore d'excellentes recherches sans images.

### **Apprendre à faire et à utiliser des images**

Il ne s'agira pas dans cet article de rappeler l'histoire de ce que Maresca a appelé « un divorce » de longue date entre les sciences sociales et les images. Quand bien même il l'a montré dans son ouvrage *La photographie. Un miroir des sciences sociales* (1996), il existe une proximité flagrante entre la photographie comme mode spécifique de connaissance et les techniques d'observation directe et de notation développées par les sciences sociales. Mais malgré ça, on ne s'autorise que rarement à penser aussi avec les yeux.

Le contraste est frappant entre ce rejet ou pour le moins cette réticence, et l'effort d'évaluation que déploient des disciplines proches comme la géographie humaine pour tester la pertinence des méthodes visuelles à partir des résultats obtenus dans de nombreuses recherches de terrain. En 2012 par exemple, une étude a compilé 1047 publications relatives aux méthodes d'étude de la fréquentation des espaces littoraux, marins et insulaires (Le Coore, Le Berre, Brigand, & Peuziat, 2012). Il en ressortait que l'utilisation de la photographie ou de la vidéo avait déjà été validée par certaines équipes scientifiques, mais demandait à être « affinée et testée » sur d'autres terrains. En clair, il s'agit d'un outil qui ne demande qu'à être amélioré.

Par ailleurs, comme déjà évoqué, alors qu'un nombre croissant de chercheurs produisent des images au cours de leurs travaux, très peu en publient, pour des raisons qui semblent tenir d'abord à des contraintes financières et juridiques, mais qui révèlent surtout une culture axée sur le texte. Imaginerait-on des articles de biologie ou de physique sans les illustrations qui en montrent les dispositifs expérimentaux ou les observations effectuées? Dans les sciences dures, l'économie des publications s'est mise au service des nécessités iconographiques, parce que la publication des images y constitue une priorité.

C'est finalement dans le domaine des études de sociologie urbaine que l'utilisation des images et leur insertion dans les publications semblent les plus poussées, en lien, semble-t-il, avec la culture très visuelle des architectes et urbanistes avec qui sont amenés à collaborer les sociologues et anthropologues qui travaillent sur ces questions<sup>5</sup>. Lorsque des occasions de partager les expériences de recherche avec les images sont offertes, les sociologues sont fréquemment surpris des méthodes innovantes adoptées pour étudier des objets ou des phénomènes proches de ceux qui les intéressent. Là encore, c'est une question de culture de la discipline.

Or qui dit culture, dit apprentissage. L'utilisation des images fait l'objet d'une formation spécifique dans les cursus d'architecture ou d'urbanisme, de même que dans les études médicales (en radiologie par exemple, on apprend à produire et lire des images). En d'autres termes, une éducation du regard est intégrée au processus d'entrée dans le métier. À l'opposé, l'absence de manuels pratiques est frappante en sociologie. On en trouve quelques-uns en anglais, mais finalement assez peu relativement à l'ancienneté des approches en *visual sociology*. Et aucun en français. C'est pourquoi, avec Maresca, nous nous sommes attelés à combler ce manque (Maresca & Meyer, 2013). Il nous semble en effet que l'intérêt à utiliser des images dans les sciences sociales doit être évalué sur pièce, à partir des travaux existants dont on pourrait discuter les apports et les limites, auxquels on pourrait suggérer des améliorations, des prolongements. Encore faut-il que ces essais se multiplient, s'outillent et s'échangent. Les sciences dures n'ont pas fait autrement, expérimentant depuis des décennies et même des siècles des méthodes pour les améliorer et en repousser les limites. Nos collègues biologistes ou physiciens n'ont pas une foi aveugle dans les images, mais ils ont appris à en maîtriser les biais, ce qui leur permet de ne pas s'en priver.

Point important de cette discussion sur la place de l'image dans l'enquête qualitative en sciences sociales, l'enjeu n'est pas de substituer les images aux textes, comme le laisseraient supposer trop de débats théoriques qui opposent les unes aux autres. Il faut les enrichir mutuellement chaque fois que c'est possible et surtout, chaque fois que cela est pertinent. Il y a des domaines et des thèmes de recherche qui ne se prêtent nullement à la production ou l'utilisation d'images, et c'est très bien ainsi.

Nous ne présenterons pas ici un résumé de notre livre, mais seulement ses grandes lignes. Nous développerons les principaux usages possibles de la photographie dans les enquêtes sociologiques (la sociologie *avec* des images), avec une conclusion sur l'éthique de la recherche visuelle. Quant à la sociologie *sur* les images : soulignons simplement son intérêt si l'on considère l'importance acquise par les représentations visuelles médiatiques. À partir d'une lecture-analyse de corpus d'images, il y a tout un pan de méthodes à développer sur lequel nous ne nous étendrons pas.

Finalement, précisons que notre propos se limitera à la photographie, mais que des progrès méthodologiques sont observables dans les domaines de la vidéo-ethnographie, de l'analyse vidéo des interactions, de la *vidéoélicitation* et du film de chercheur<sup>6</sup>. Cette effervescence de l'usage des images animées en sciences sociales nécessite, tout comme pour la photographie, d'être explorée et évaluée à partir de cas concrets.

## **Les usages de la photographie dans les enquêtes de terrain**

### ***L'usage « sauvage » ou profane***

La manière la plus répandue d'utiliser les images en sciences sociales consiste sans doute à en faire un usage parcellaire, silencieux, non contrôlé. En effet, alors qu'un nombre croissant de chercheurs produisent ou utilisent des images au cours de leurs recherches de terrain, très peu interrogent les effets de la fabrication ou de l'usage de ces « données visuelles » sur les situations d'enquête créées. C'est le cas de la photographie utilisée comme moyen de prise de note. Considérée comme simple aide-mémoire, cette pratique reproduit un rapport naturalisé, donc en partie impensé, avec l'opération de recherche qui consiste à photographier son terrain ou plus largement à y récolter des traces iconographiques.

En cause, on peut évoquer la facilité d'accès aux images sur internet, mais encore la simplicité des prises de vue permises par des appareils légers et discrets, qui automatisent les réglages techniques. Ainsi les appareils photo compacts, les téléphones intelligents et les tablettes numériques offrent des opportunités démultipliées aux chercheurs qui souhaitent utiliser les images dans leurs projets de connaissance, à condition bien sûr que cet usage ne soit pas déconnecté d'une réflexion méthodologique et épistémologique sur la démarche de recherche ainsi construite. En effet, les fonctionnalités de ces appareils encouragent souvent une spontanéité de la captation et du partage des images, en apparence bénigne au milieu d'un modèle globalisé de l'« image conversationnelle » (Gunthert, 2014). Or, ces usages non contrôlés en sciences sociales, s'appuyant sur la capacité ludique et attrayante des images, ont participé à une très mauvaise publicité et à délégitimer les données visuelles aux yeux de nombreux sociologues confirmés.

Il est toujours surprenant d'observer chez certains collègues un relatif détachement, voire même un relâchement, à l'égard des images. Alors qu'on nous

enseigne que tout choix méthodologique devrait faire l'objet d'une obligation de réflexivité, il est fréquent de constater des usages sauvages qui ne semblent pas devoir être justifiés. Ainsi, inclure des illustrations dans un travail de thèse semble un parti pris plutôt sympathique qui facilite la lecture, la rend plus agréable pour le jury et donne un texte plus aéré et convaincant pour un éventuel éditeur. Dans une situation inverse tout aussi fréquente, les documents iconographiques sont mobilisés en cours de recherche, placardés sur les murs du bureau, mais pourtant disparaissent entièrement des résultats publiés. Sans que soit expliqué pourquoi on ne les emploie pas dans les analyses alors qu'on leur a fait une place bien réelle dans la réflexion. Finalement, l'image est aujourd'hui communément mise en scène lors de présentations publiques de résultats, grâce à l'utilisation de la vidéoprojection et du logiciel PowerPoint (Schnettler & Knoblauch, 2007).

Cet impensé généralisé sur certains usages tient vraisemblablement (et sans doute à raison) dans un sentiment de culpabilité : la récolte d'images glanées sans trop y réfléchir ne s'est pas faite selon une méthodologie assez rigoureuse (Bajard, 2016). Le renoncement aux images comme matériaux légitimes ou leur renvoi au rang d'illustration est alors vu comme solution préférable, plutôt que risquer de faire face à un problème d'impuretés des données d'enquête. « Quoi faire? » des images collectées sans anticiper leur emploi est sans aucun doute aujourd'hui la question qui tracasse de nombreux chercheurs.

### ***Densifier, systématiser les observations***

Le photographe et anthropologue John Collier Jr expliquait que, au début d'une enquête de terrain, souvent nous n'en savons pas assez pour structurer et limiter nos perceptions. En permettant de photographier (ou de filmer) tout ce que l'on voit, surtout quand nous ne savons pas à l'avance de quoi il retourne, comment ça marche, à quoi ça sert, les enregistrements visuels constituent une assez bonne approximation de notre expérience première. Par la suite, nous pouvons transporter cette authenticité visuelle depuis le terrain jusque dans nos analyses (Collier & Collier, 1986).

La photographie peut ainsi être un outil d'orientation, un moyen d'aiguiser notre attention dans la phase d'initiation de la récolte des données. Grâce à la photo, il est possible d'engager des inventaires détaillés de lieux, d'objets (ce que Collier Jr nommait un « inventaire culturel »<sup>7</sup> [traduction libre], 1986, p. 45); des gestes et manières, comme dans les séries photographiques rapportées de Bali par Bateson et Mead (1942); ou encore des interactions entre les individus. Le sociologue Douglas Harper y voit un moyen de faire un « inventaire visuel de comportements typiques dans des lieux qui le sont aussi » (Harper, 1998, p. 179).

Un tel usage documentaire est possible grâce à la nature référentielle de la photographie qui capte indistinctement tous les éléments lumineux présents devant l'objectif. Elle possède donc une puissance de désignation : elle permet d'abord de

montrer un objet, une situation ou une personne. Ce type d'enregistrements visuels (photos ou films) a beaucoup servi aux principaux auteurs des théories sur la communication non verbale et sur les relations spatiales entre les individus, en particulier dans les espaces publics (Winkin, 1981).

Deux réserves ou limites peuvent toutefois être formulées. Premièrement, photographier ou filmer sur le terrain engage une posture d'observation, qui s'inscrit dans une approche descriptive. Si l'on pratique une sociologie sans observation (questionnaires, entretiens...), on peut ne pas y trouver le moindre intérêt. La photographie enregistre des traces du visible et uniquement du visible.

Deuxièmement, en photographiant on suppose que l'on va capter et préserver un maximum de données auxquelles on pourra toujours retourner au besoin, sans ressentir d'injonction à définir au préalable ce qui nous intéresse. On se laisse alors aller à un usage de la photo comme un aspirateur à données auquel on accorde une trop grande capacité de choisir et fixer :

(...) tantôt un aspirateur – on collecte des données sans savoir ce que l'on aspire, on a un sac plein, on l'étale et on ne sait pas quoi en faire – tantôt un préservatif : vous vous protégez contre le danger; vous vous sentez à l'aise derrière votre caméra; c'est une manière de ne pas vraiment être en face à face avec l'autre et cela risque de ruiner votre terrain (Winkin, 1996, p. 112).

On repousse surtout à plus tard la tâche de définir et suivre une grille d'observation. Or, l'instrumentation visuelle, comme toute technique d'enquête, ne vaut qu'en dialogue avec des questions et objectifs de recherche, même si ceux-ci sont amenés à changer en cours d'enquête. La trace photographique peut induire à croire que le travail de problématisation et la définition d'une grille d'observation peuvent être repoussés en aval de la captation. La conséquence la plus fâcheuse est alors de se retrouver rapidement avec un grand nombre d'images, dont on se demande comment les intégrer concrètement à notre projet de connaissance. Le même type d'attitude boulimique s'observe chez des chercheurs qui récoltent des images produites par d'autres (dans la presse, en archives, etc.). Le besoin compulsif de conserver des visuels sur notre thème de recherche, lorsqu'aucun but n'a été fixé à cette récolte, conduit inmanquablement à se retrouver avec un corpus d'images aussi large que décourageant, car encore faut-il l'avoir visionné pour savoir ce que l'on peut en faire!

### ***Observer en plusieurs temps***

Ulérieurement, l'examen au calme des images permet de remarquer des choses passées inaperçues, de découvrir des détails, de compléter la description première faite *in situ*, etc. Procéder ainsi se révèle particulièrement utile lorsque l'observation est commandée par des impératifs que l'enquêteur ne maîtrise pas : événements politiques, spectacles,



manifestations rituelles, etc. De même, la ville et ses interactions multiples ont constitué des terrains favorables pour une investigation au moyen d'images.

Par exemple, à la fin des années 1970, Whyte a utilisé la vidéo pour observer de près la façon dont les gens occupaient les espaces publics de New York. Il a déjà recours à la technique de la *time-lapse photography*, aux comptages, aux visualisations de données (Whyte, 1980).

Dans son étude sur la planification urbaine dans trois métropoles africaines, Chenal a photographié systématiquement les modes d'occupation de la rue et la population présente dans l'espace public. Au moyen de cadrages fixes et de prises de vues répétées, il tire des statistiques de fréquentation et d'occupation sociale des espaces qu'il aurait été difficile d'obtenir autrement (Chenal, 2013).

On trouve encore bien d'autres exemples du potentiel méthodologique des images (fixes ou animées) dans les travaux qui revendiquent une attention au détail (Datchary, 2013), en particulier dans l'étude des déplacements en milieu urbain, les prises de décision dans les institutions, les interactions avec les objets et les écrans, etc.

La qualité des données visuelles dépend toutefois de critères qui assurent la validité des informations extraites de visionnements successifs. Chaque image doit pouvoir être identifiée, située par rapport à la scène représentée (lieu, moment de prise de vue, réaction suscitée). Cela engage un important travail de notation parallèle, rendant délicat le recours à des méthodes de multiplication incontrôlée des prises de vue (photos en rafales, dispositifs multicaéras indépendants du chercheur). *A contrario*, la possibilité de disposer de plusieurs prises de vue d'une même scène peut constituer un atout. Il faut alors penser les images dans une logique de « série » ou de confrontation des « points de vue ». En dernier ressort, il importe d'être en mesure d'insérer les images visionnées dans un propos général qui essaie toujours de relier celles-ci avec d'autres moyens d'enquête (journal de terrain, entretiens, statistiques). Les données visuelles ne doivent pas être pensées comme isolées ou autonomes d'autres types de données.

Pour terminer, le visionnement répété des images ouvre un potentiel pour le chercheur dès lors qu'il permet aussi de configurer la prochaine vague d'observations. Le caractère itératif et systématique de la pratique photographique renforce la validité des données visuelles.

#### ***Autres extensions dans le temps***

La prise de vues peut servir à des fins de mémoire ou d'étude des évolutions lentes, par exemple sur des années. Cette utilisation rejoint celle des géographes ou des archéologues (Webb, Boyer, & Turner, 2010). La pratique d'enquête dite par « rephotographie » a aussi été au service de travaux militants pour la sauvegarde des territoires sauvages. Les images sont utilisées comme une façon directe de témoigner des changements, de faire la preuve visuelle de la transformation ou de la disparition de

certains paysages (Klett, 2011). Plus rarement, cette technique a été mise au service l'enquête compréhensive, afin de mettre en évidence les changements sociaux (Rieger, 2011).

Malcolm Collier a ainsi photographié une vallée du Nouveau-Mexique depuis le même rocher sur une période de 18 ans afin de visualiser et de mesurer comment se partageait l'occupation des sols entre les Hispaniques et les Anglo-Américains.

Initié par le Plan Rhône, à la suite de la grande crue de 2003, le Projet Rhodanie a réalisé un inventaire photographique des rives du fleuve telles qu'elles ont été reprises par la nature ou réaménagées par les riverains; les photographies ont été prises entre 2008 et 2014 depuis une nacelle mobile par le photographe Stofleth (2014).

D'autres réalisations du même type mettent en œuvre de la photographie aérienne depuis des avions ou désormais des drones, mais également depuis des cerfs-volants (Bosselut, Broquère, Choplin, & Nancy, 2009). La seule limite à l'innovation méthodologique semble devoir se situer dans les limitations techniques de la personne derrière l'appareil, surtout lorsque sa formation initiale a été en sciences sociales! Les chercheurs qui se réclament aujourd'hui de la sociologie visuelle ont bien souvent acquis leur savoir-faire technique par d'autres canaux, à commencer par la passion personnelle. Se pose ainsi à nouveau la question de l'apprentissage et de la place à donner aux techniques de captation d'images dans les cursus en sciences sociales.

### ***Impliquer des informateurs***

Les personnes photographiées ne demandent souvent qu'à réagir aux photos prises d'elles et à faire connaître ce qu'elles en pensent. Les photos font parler. Il est donc possible d'utiliser cette ressource intentionnellement : c'est ce qu'on appelle la *photo-elicitation interview* (Collier & Collier, 1986), c'est-à-dire l'usage de la photographie comme support d'entretien.

Ici, traces visuelles et discours se complètent : l'image opère alors comme un mode de représentation confronté aux représentations indigènes. L'enquêteur donne une forme au regard qu'il porte sur eux et cette forme, il la soumet à son tour à leur vision. De cet échange, il tire en retour des informations supplémentaires. Qu'il recueille des confirmations ou des réfutations, les unes et les autres lui sont également profitables.

Pour aller plus loin, la « photographie participative » confie aux enquêtés le soin de produire eux-mêmes des photographies. Dans le cadre de leur enquête sur la propreté des rues dans plusieurs villes en France, au Maroc et au Sénégal, Guinchard, Havard et Ogorzelec (2012) ont confié des appareils aux habitants en leur demandant de photographier ce qui leur apparaissait sale dans les rues afin d'explicitier leur conception de la propreté des espaces publics.

L'enquête de Bigando (2013) sur la perception du paysage de la périphérie de Bordeaux par ceux qui l'habitent au quotidien (le paysage le plus représentatif, celui qui

compte le plus pour eux, ce qui les gêne le plus, ce qui a changé) a reposé sur des prises de vue par les intéressés et des entretiens basés sur les images.

### ***Collaborer avec des photographes***

Parmi les voies de recours légitime aux images, il en est un qui n'implique pas que le sociologue devienne lui-même un faiseur d'image : il s'agit de collaborer avec des photographes (ou vidéastes) avec qui l'on engage une forme de collaboration mêlant leur production d'images et nos analyses.

Les sociologues gagneraient en effet à connaître davantage les techniques de mise en image développées par les photographes, élargissant ainsi la palette de leurs méthodes d'enquête et de restitution des données. Toutefois, afin d'assurer le maintien et une richesse du dialogue, il est nécessaire de sortir des questions de principe, et d'un incessant retour aux délimitations restrictives qui cloisonnent la mission du sociologue (élaborer une analyse) et celle du photographe (construire des images). C'est ce que prône Maresca lorsqu'il souligne que :

Seule une approche « technique » permettrait de dépasser le préjugé platonicien qui pèse encore lourdement sur la perception des images dans ces disciplines très philosophiques que continuent d'être les sciences sociales (...) Cela suppose, me semble-t-il, que les photographes et les spécialistes des sciences sociales confrontent *ce qu'ils font et leur(s) manière(s) de le faire*, plutôt que l'idée qu'ils s'en font et les ambitions qu'ils nourrissent. Un bon échange technique sur les protocoles et les procédés, voilà ce qui amorcerait une véritable rencontre (Maresca, 2007, p. 65, l'italique est de l'auteur).

Parmi les rencontres réussies, on peut mentionner le travail du photographe Desaleux au cœur d'une cité administrative en France (Desaleux, Langumier, & Martinais, 2011). Dans ce cas, c'est le photographe qui prend l'initiative et attire dans son sillage un géographe et un ethnologue. Assez peu formalisée au départ, l'enquête visuelle du photographe se précise à mesure qu'il découvre, assisté des deux chercheurs, les locaux et les occupants de cette administration peu connue du grand public. Ils en tirent l'ouvrage *État des lieux, les lieux de l'État* (2012) qui constitue la démonstration du potentiel d'une approche qui allie étroitement analyse sociologique et langage photographique.

### **Conclusion : une éthique de la recherche avec les images**

Ces différents horizons méthodologiques qui s'ouvrent aux chercheurs confirment que nous sommes dans une phase d'innovations multiples dont on peut espérer qu'elles donnent à la fois plus de place et davantage de crédibilité aux images dans les sciences sociales. De cela, on tirera un dernier constat lié aux rôles de faiseur et de diffuseur

d'images. Endosser ces rôles accroît aussi la nécessité de résoudre des questions d'ordre juridique et éthique.

Un enjeu majeur concerne la gestion des images montrant les personnes enquêtées. Plus largement, la collecte, la conservation, l'exploitation, la publication et l'archivage des images constituent des sources d'interrogation face aux normes qui régissent la protection des données et de la vie privée. Dans quelles conditions peut-on produire des images des personnes ou des lieux étudiés? Au près de qui et comment obtient-on l'autorisation de photographier ou filmer? Comment peut-on utiliser les images produites? Faut-il les anonymiser et comment le faire sans tronquer la plus-value expressive des images? Leur diffusion doit-elle s'accompagner de précautions particulières?

Les débats contemporains en matière de méthodes visuelles ont été jusque-là plus prompts à en souligner les bienfaits intrinsèques (réels ou supposés) qu'à débattre des implications éthiques des prises de vue, en particulier les effets des images sur la relation d'enquête (Meyer & Papinot, 2016). D'un côté, certains usages illustratifs perçus comme ordinaires ne supposeraient ni justifications, ni considérations éthiques particulières. À l'opposé, l'image est parfois promue comme source d'une collaboration plus harmonieuse avec les informateurs, devenus « participants » ou même « assistants » des prises de vues. Cette bonne entente supposée par la démarche participative rendrait inutiles toutes autres précautions éthiques.

Entre ces deux pôles, il reste à définir la juste place à faire aux interrogations éthiques dans l'enquête visuelle. Les doutes demeurent nombreux et les solutions apportées relèvent souvent d'un bricolage au gré des réactions (positives ou négatives) suscitées sur le terrain. Des tentatives de rédaction de chartes d'« éthique visuelle » ont été proposées par l'*International Visual Sociology Association*<sup>8</sup> et par la *British Sociological Association*<sup>9</sup>. Toutefois, ces textes reprennent en grande partie des considérations générales qui prévalent dans les codes de la recherche en sciences sociales. Ils n'y ajoutent que peu de conseils spécifiques pour le travail avec des images; mais plutôt des mises en garde supplémentaires, en particulier concernant l'obtention des accords nécessaires. La principale recommandation est d'obtenir le « consentement éclairé » des sujets photographiés.

Or, faire signer un formulaire de consentement à être filmé ou photographié n'apporte jamais une solution complète et définitive aux dilemmes éthiques qui peuvent se présenter. Obtenir l'autorisation d'utiliser les images ne dédouane pas de s'interroger sur les conséquences de la mise en image pour le monde social ou les personnes représentées. De plus, le modèle du strict consentement légal suppose une relation unilatérale entre le chercheur et les enquêtés. Seul le premier aurait le choix et le contrôle de l'usage des photos et des résultats. Les enquêtés ne seraient pas invités à intervenir

dans cette décision, mais seulement à accepter (d'être inclus dans l'étude) ou à refuser (et alors d'être sortis de l'échantillon).

Ainsi, l'éthique des images, sans jamais se poser exclusivement en termes juridiques, doit être résolue également du point de vue interpersonnel dans la relation d'enquête. Suivant cette idée, les enquêtés devraient bénéficier d'un *droit de regard* sur la production visuelle du chercheur : une forme de transparence utile afin de clarifier et pacifier la prise d'images, sans pour autant imposer une rigidification légale.

Toutes les méthodes visuelles abordées dans cet article doivent ainsi s'élaborer en équilibre entre une formalisation du consentement, l'aménagement d'un droit de regard et peut-être aussi, un renoncement à la prise de vue. En effet, on conviendra que parfois abandonner l'idée de faire des images peut être la meilleure solution pour garantir le respect des enquêtés et la poursuite de la recherche. Dans tous les cas, la nature et le statut de ces données d'enquête singulières que sont les images, notamment avec la difficulté de leur anonymisation, oblige toujours à se demander ce que prendre des photos (ou filmer) fait à la relation d'enquête et ce que cela change aux conditions de recueil et d'analyse des données.

## Notes

<sup>1</sup> Par exemple, *L'Année sociologique*, 65(1), 2015.

<sup>2</sup> En ligne : <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr>

<sup>3</sup> En ligne : [www.rfmv.fr](http://www.rfmv.fr)

<sup>4</sup> « *discipline of words* » (Mead, 2003).

<sup>5</sup> Voir le carnet de recherche *Photographier la ville. Une nouvelle dimension de l'enquête* (En ligne : <http://photographierlaville.hypotheses.org/>).

<sup>6</sup> Parmi la diversité des approches par l'image animée : Lallier, 2009; Heath, Hindmarsh et Luff, 2010; Pink, 2013; Harris, 2016.

<sup>7</sup> « *cultural inventory* » (Collier & Collier, 1986, p. 45).

<sup>8</sup> [https://visuelsociology.org/?page\\_id=405](https://visuelsociology.org/?page_id=405)

<sup>9</sup> [http://www.visuelsociology.org.uk/about/ethical\\_statement.php](http://www.visuelsociology.org.uk/about/ethical_statement.php)

## Références

- Arborio, A.-M., & Fournier, P. (2008). *L'observation directe*. Paris : Armand Colin.
- Bajard, F. (2016). Les usages « sauvages » de l'image. Retours sur une expérience profane de la sociologie visuelle. *Images du travail, Travail des images*, 3. Repéré à <http://09.edel.univ-poitiers.fr/imagesdutravail/index.php?id=1161>

- Bateson, G., & Mead, M. (1942). *Balinese character : A photographic analysis*. New York, NY : Academy of Sciences.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Bigando, E. (2013). De l'usage de la *photo elicitation interview* pour appréhender les paysages du quotidien. Retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante. *Cybergeo : European Journal of Geography*. Repéré à <http://cybergeo.revues.org/25919>
- Bosselut, B., Broquère, M., Choplin, A., & Nancy, S. (2009). La ville du Sud en temps réel. De l'utilité de la photographie aérienne sous cerf-volant dans les études urbaines. *EchoGéo*, 9. Repéré à <https://echogeo.revues.org/11305>
- Bourdieu, P. (2003). *Images d'Algérie. Une affinité élective*. Arles : Actes Sud.
- Chenal, J. (2013). *La ville ouest-africaine. Modèles de planification de l'espace urbain*. Genève : Métispress.
- Collier J. Jr, & Collier M. (1986). *Visual anthropology. Photography as a research method*. Albuquerque : University of New Mexico Press.
- Datchary, C. (Éd.). (2013). *Petit précis de méthodologie. Le sens du détail dans les sciences sociales*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- Desaleux, D., Langumier, J., & Martinais, E. (2011). Enquêter sur la fonction publique d'État. Une approche photosociologique des lieux de travail de l'administration. *Ethnographiques.org*, 23. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2011/Desaleux-Langumier-Martinais>
- Desaleux, D., Langumier, J., & Martinais, E. (2012). *État des lieux, les lieux de l'État*. Lyon : Éditions Libel.
- Ducret, A., & Schultheis, F. (Éds). (2005). *Un photographe de circonstance. Pierre Bourdieu en Algérie*. Genève : AES Université de Genève.
- Frisinghelli, C. (2003). Observations concernant les documents photographiques de Pierre Bourdieu. Dans P. Bourdieu (Éd.), *Images d'Algérie. Une affinité élective* (pp. 203-213). Arles : Actes Sud.
- Garrigues, E. (2000). *L'écriture photographique. Essai de sociologie visuelle*. Paris : L'Harmattan.
- Guinchard, Ch., Havard, J.-F., & Ogorzelec, L. (2012). *Concertation et coproduction de la propreté des rues*. Besançon : Université de Franche-Comté.
- Gunthert, A. (2014). L'image conversationnelle. *Études photographiques*, 31, 54-71.
- Harper, D. (1998). *Les vagabonds du nord-ouest américain*. Paris : L'Harmattan.
- Harper, D. (2000). The image in sociology : Histories and issues. *Journal des anthropologues*, 80-81, 143-160.

- Harris, A.M. (2016). *Video as method*. Oxford : Oxford University Press
- Heath, C., Hindmarsh, J., & Luff, P. (2010). *Video in qualitative research*. Londres : Sage.
- Klett, M. (2011). Repeat photography in landscape research. Dans E. Margolis, & L. Pauwels (Éds), *The Sage handbook of visual research methods* (pp. 114-131). Los Angeles, CA : Sage.
- Lallier, C. (2009). *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Le Corre, N., Le Berre, S., Brigand L., & Peuziat, I. (2012). Comment étudier et suivre la fréquentation dans les espaces littoraux, marins et insulaires?. *EchoGéo 19*. Repéré à <https://echogeo.revues.org/12749>
- Lévi-Strauss, C. (1994). *Saudades do Brasil*. Paris : Plon.
- Maresca, S. (1996). *La photographie. Un miroir des sciences sociales*. Paris : L'Harmattan.
- Maresca, S. (2007). Photographes et ethnologues. *Ethnologie française*, 37(1), 61-67.
- Maresca, S., & Meyer, M. (2013). *Précis de photographie à l'usage des sociologues*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Mead, M. (2003). Visual anthropology in a discipline of words. Dans P. Hockings (Éd.), *Principles of visual anthropology* (pp. 3-10). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Meyer, M., & Papinot, Ch. (2016). Le travail des images dans la démarche de recherche. Analyse réflexive et compréhension de l'objet. *Images du travail, Travail des images*, 3. Repéré à <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1120>
- Pink, S. (2013). *Doing visual ethnography*. Londres : Sage.
- Peneff, J. (2009). *Le goût de l'observation*. Paris : La Découverte.
- Peretz, H. (2007). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte.
- Rieger, J. (2011). Rephotography for documenting social change. Dans E. Margolis, & L. Pauwels (Éds), *The Sage handbook of visual research methods* (pp. 132-149). Los Angeles, CA : Sage.
- Schnettler, B., & Knoblauch H. (Éds). (2007). *Powerpoint-präsentationen*. Konstanz : UVK.
- Stofleth, B. (2014). *Rhodanie. De Pont-Saint-Esprit à la mer Méditerranée*. Lyon : Éditions 205.
- Stasz, C., (1979). The early history of visual sociology. Dans J. Wagner (Éd.), *Images of information* (pp. 119-137). Beverly Hills, CA : Sage Press.
- Terrenoire, J.-P. (1985). Images et sciences sociales : L'objet et l'outil. *Revue française de sociologie*, 26(3), 509-527.

- Webb R., Boyer D., & Turner R. (Éds). (2010). *Repeat photography. Methods and applications in the natural sciences*. Washington, DC : Island Press.
- Whyte, W.H. (1980). *The social life of small urban spaces*. Washington, DC : The Conservation Foundation.
- Winkin, Y. (Éd.). (1981). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.
- Winkin, Y. (1996). *Anthropologie de la communication*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Xoana : images et sciences sociales* (1993-1999). Marseille : Institut méditerranéen de recherche et de création et Éditions Jean-Michel Place.

**Michaël Meyer** est sociologue des médias et de l'image et Maître d'enseignement et de recherche suppléant à l'Université de Lausanne. Ses recherches actuelles portent sur la publicisation, la sémiotisation et les économies symboliques du travail médiatisé, en particulier le rôle des images numériques dans les professions d'urgence (police, ambulance). Il a publié en 2013 un *Précis de photographie à l'usage des sociologues* (avec S. Maresca, PUR). Il est membre du comité de rédaction de la revue *Images du travail*, *Travail des images* et secrétaire de rédaction de la *Revue française des méthodes visuelles*, toutes deux consacrées à l'instrumentation des images pour la recherche en sciences sociales.